

# Les fables au fil du temps...



## La Cigale et la Fourmi

La Cigale, ayant chanté  
Tout l'Été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la Bise fut venue.  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'Août, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La Fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
« Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
- Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie.  
- Vous chantiez ? J'en suis fort aise :  
Eh bien ! dansez maintenant. »

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle



## La cigale et les fourmis

On était en hiver et les fourmis  
faisaient sécher leur grain que la pluie  
avait mouillé. Une cigale affamée leur  
demanda de quoi manger. Mais les  
fourmis lui dirent : Pourquoi n'as-tu  
pas, toi aussi, amassé des provisions  
durant l'été ? - Je n'en ai pas eu le  
temps, répondit la cigale, cet été je  
musiquais. - Eh bien, après la flûte de  
l'été, la danse de l'hiver », conclurent  
les fourmis. Et elles éclatèrent de rire.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C





## Les fables au fil du temps...

### La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf

Une grenouille vit un bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle, qui n'était pas grosse  
en tout comme un œuf,  
Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille,  
Pour égaler l'animal en grosseur,  
Disant : « Regardez bien, ma sœur ;  
Est-ce assez ? dites-moi ;  
n'y suis-je point encore ?  
- Nenni.  
- M'y voici donc ?  
- Point du tout.  
- M'y voilà ?  
- Vous n'en approchez point. »  
La chétive pécore  
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens  
qui ne sont pas plus sages.  
Tout bourgeois veut bâtir comme  
les grands seigneurs,  
Tout petit prince a des ambassadeurs,  
Tout marquis veut avoir des pages.

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

### La grenouille et le bœuf

Le pauvre, en voulant imiter le puissant, se perd. Dans la prairie un jour une grenouille se mit à contempler un bœuf. Prise de jalousie à la vue d'une si grande taille, elle gonfla sa peau ridée. Puis elle demanda à ses petits si elle n'était pas plus grosse que le bœuf. Ils lui dirent que non. De nouveau elle tendit sa peau avec de plus grands efforts et demanda encore qui des deux était le plus gros. Ils lui dirent : « C'est le bœuf. » Enfin, emportée par le dépit, elle voulut s'enfler davantage, mais elle creva et tomba morte.

Phèdre, 1<sup>er</sup> siècle après J.C



# Les fables au fil du temps...



## Le rat des villes et le rat des champs

Autrefois le rat des villes  
Invita le rat des champs,  
D'une façon fort civile,  
À des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis.  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête :  
Rien ne manquait au festin ;  
Mais quelqu'un troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train.

À la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit :  
Le rat de ville détale,  
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :  
Rats en campagne aussitôt ;  
Et le citadin de dire :  
« Achevons tout notre rôl.

- C'est assez, dit le rustique ;  
Demain vous viendrez chez moi.  
Ce n'est pas que je me pique  
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre :  
Je mange tout à loisir.  
Adieu donc. Fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre ! »

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

## Le rat des champs et le rat des villes



Un rat des champs avait pour ami un rat de maison. Le rat de maison invité par son ami s'empressa d'aller dîner à la campagne. Mais comme il n'avait à manger que de l'herbe et du blé, il dit : « Sais-tu bien, mon ami, que tu mènes une vie de fourmi ? Moi, au contraire, j'ai des biens en abondance. Viens avec moi, je les mets tous à ta disposition. » Ils partirent aussitôt tous les deux. Le rat de maison fit voir à son camarade des légumes et du blé, et avec cela des figues, un fromage, du miel, des fruits. Et celui-ci émerveillé le bénissait de tout son cœur, et maudissait sa propre fortune. Comme ils s'apprêtaient à commencer le festin, soudain un homme ouvrit la porte. Effrayés du bruit, nos rats se précipitèrent peureusement dans les fentes. Puis comme ils revenaient pour prendre des figues sèches, une autre personne vint chercher quelque chose à l'intérieur de la chambre. À sa vue, ils se précipitèrent encore une fois dans un trou pour s'y cacher. Et alors le rat des champs, oubliant la faim, soupira et dit à l'autre : « Adieu, mon ami, tu manges à satiété et tu t'en donnes à cœur joie, mais au prix du danger et de mille craintes. Moi, pauvre, je vais vivre en grignotant de l'orge et du blé, mais sans craindre ni suspecter personne. »

Cette fable montre qu'il vaut mieux mener une existence simple et paisible que de nager dans les délices en souffrant de la peur.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C





# Les fables au fil du temps...

## Le coq et le renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle  
Un vieux coq adroit et matois.  
« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,  
Nous ne sommes plus en querelle :  
Paix générale cette fois.  
Je viens te l'annoncer, descends, que je t'embrasse.  
Ne me retarde point, de grâce :  
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.  
Les tiens et toi pouvez vaquer  
Sans nulle crainte à vos affaires ;  
Nous vous y servirons en frères.  
Faites-en les feux dès ce soir,  
Et cependant, viens recevoir  
Le baiser d'amour fraternelle.  
- Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais  
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle  
Que celle  
De cette paix ;  
Et ce m'est une double joie  
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,  
Qui, je m'assure, sont courriers  
Que pour ce sujet on envoie.  
Ils vont vite et seront dans un moment à nous  
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.  
- Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire,  
Nous nous réjouissons du succès de l'affaire  
Une autre fois. » Le galant aussitôt  
Tire ses grègues, gagne au haut,  
Mal content de son stratagème.  
Et notre vieux coq en soi-même  
Se mit à rire de sa peur ;  
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.



Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

# Les fables au fil du temps...



## Le corbeau et le renard

Un Corbeau s'était perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenait en son bec. Un Renard qui l'aperçut, fut tenté de lui enlever cette proie. Pour y réussir et pour amuser le Corbeau, il commença à le louer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenait goût à ses louanges : "C'est grand dommage, poursuivit-il, que votre chant ne réponde pas à tant de rares qualités que vous avez."

Le Corbeau voulant persuader le Renard que son chant n'était pas désagréable, se mit à chanter, et laissa tomber le fromage qu'il avait au bec. C'est ce que le Renard attendait. Il s'en saisit incontinent, et le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, et de s'être laissé abuser.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C

## Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli !  
que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois."  
A ces mots,  
le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec,  
laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit :  
"Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage,  
sans doute."  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard,  
qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de La Fontaine – 17<sup>e</sup> siècle



# Les fables au fil du temps...



## Le chêne et le roseau

Le chêne un jour dit au roseau :  
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête.  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon ; tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
-Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût porté jusque là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

## Le chêne et l'olivier

*Le roseau et l'olivier disputaient de leur endurance, de leur force, de leur fermeté. L'olivier reprochait au roseau son impuissance et sa facilité à céder à tous les vents. Le roseau garda le silence et ne répondit mot. Or le vent ne tarda pas à souffler avec violence. Le roseau, secoué et courbé par les vents, s'en tira facilement ; mais l'olivier, résistant aux vents, fut cassé par leur violence.*

Cette fable montre que ceux qui cèdent aux circonstances et à la force ont l'avantage sur ceux qui rivalisent avec de plus puissants.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C





# Les fables au fil du temps...



## Le lièvre et la tortue

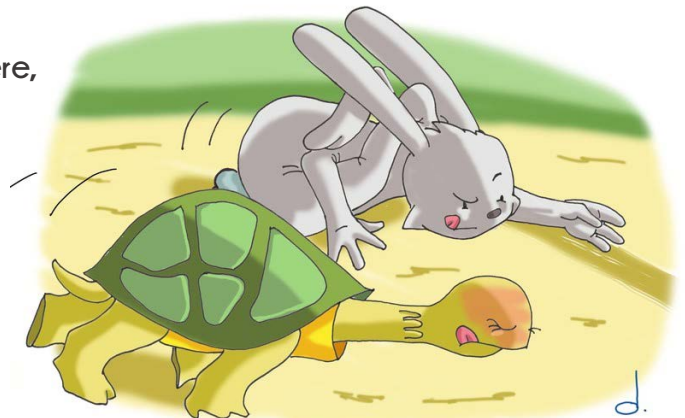
### Le lièvre et la tortue

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :  
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.  
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
Sitôt que moi ce but. - Sitôt ? Êtes-vous sage ?  
Repartit l'animal léger :  
Ma commère, il vous faut purger  
Avec quatre grains d'ellébore.  
- Sage ou non, je parie encore. »  
Ainsi fut fait ; et de tous deux  
On mit près du but les enjeux :  
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
Ni de quel juge l'on convint.  
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,  
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,  
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,  
Et leur fait arpenter les landes.  
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
Pour dormir et pour écouter  
D'où vient le vent, il laisse la tortue  
Aller son train de sénateur.  
Elle part, elle s'évertue,  
Elle se hâte avec lenteur.  
Lui cependant méprise une telle victoire,  
Tient la gageure à peu de gloire,  
Croit qu'il y va de son honneur  
De partir tard. Il broute, il se repose,  
Il s'amuse à toute autre chose  
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit  
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit  
Furent vains : la tortue arriva la première.  
« Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?  
De quoi vous sert votre vitesse ?  
Moi l'emporter ! et que serait-ce  
Si vous portiez une maison ? »

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

Le Lièvre considérant la Tortue qui marchait d'un pas tardif, et qui ne se traînait qu'avec peine, se mit à se moquer d'elle et de sa lenteur. La Tortue n'entendit point raillerie, et lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défiait, et qu'elle le vaincrait à la course, quoiqu'il se vantât fièrement de sa légèreté. Le Lièvre accepta le défi. Ils convinrent ensemble du lieu où ils devaient courir, et du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce différend. La Tortue se mit en chemin, et le Lièvre à dormir, croyant avoir toujours du temps de reste pour atteindre la Tortue, et pour arriver au but avant elle. Mais enfin elle se rendit au but avant que le Lièvre fut éveillé. Sa nonchalance l'exposa aux railleries des autres Animaux. Le Renard, en juge équitable, donna le prix de la course à la Tortue.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.





## Les fables au fil du temps...

### La poule aux œufs d'or

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.  
Je ne veux, pour le témoigner,  
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,  
Pondait tous les jours un œuf d'or.  
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :  
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable  
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,  
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.  
Belle leçon pour les gens chiches !  
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,  
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,  
Pour vouloir trop tôt être riches !

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle



### La poule aux œufs d'or

Un homme avait une belle poule qui pondait des œufs d'or. Croyant qu'elle avait dans le ventre une masse d'or, il la tua et la trouva semblable aux autres poules. Il avait espéré trouver la richesse d'un seul coup, et il s'était privé même du petit profit qu'il tenait. Cette fable montre qu'il faut se contenter de ce qu'on a, et éviter la cupidité insatiable.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C







# Les fables au fil du temps...

## Le pot de terre et le pot de fer

Le pot de fer proposa  
Au pot de terre un voyage.  
Celui-ci s'en excusa,  
Disant qu'il ferait que sage  
De garder le coin du feu :  
Car il lui fallait si peu,  
Si peu, que la moindre chose  
De son débris serait cause.  
Il n'en reviendrait morceau.  
« Pour vous, dit-il, dont la peau  
Est plus dure que la mienne,  
Je ne vois rien qui vous tienne.  
- Nous vous mettrons à couvert,  
Repartit le pot de fer.  
Si quelque matière dure  
Vous menace d'aventure,  
Entre deux je passerai,  
Et du coup vous sauverai. »  
Cette offre le persuade.  
Pot de fer son camarade  
Se met droit à ses côtés.  
Mes gens s'en vont à trois pieds,  
Clopin-clopant comme ils peuvent,  
L'un contre l'autre jetés  
Au moindre hoquet qu'ils trouvent.  
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas  
Que par son compagnon il fut mis en éclats,  
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avec nos égaux.  
Ou bien il nous faudra craindre  
Le destin d'un de ces pots.

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle



## Les pots

Un pot de terre et un pot de cuivre  
étaient emportés par le courant d'une  
rivière. Le pot de terre dit au pot de  
cuivre : « Nage loin de moi, pas à mes  
côtés ; car si tu me touches, je vole en  
éclats, même si je m'approche de toi  
sans le vouloir. »  
La vie n'est pas sûre pour le pauvre qui  
a pour voisin un prince rapace.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C





# Les fables au fil du temps...



## Le lion et le rat

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
De cette vérité deux fables feront foi,  
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion  
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
Le roi des animaux, en cette occasion,  
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.  
Ce bienfait ne fut pas perdu.  
Quelqu'un aurait-il jamais cru  
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?  
Cependant il avint qu'au sortir des forêts  
Ce lion fut pris dans des rets,  
Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents  
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

## Le lion et le rat reconnaissant

Un lion dormait ; un rat s'en vint trotter sur son corps. Le lion, se réveillant, le saisit, et il allait le manger, quand le rat le pria de le relâcher, promettant, s'il lui laissait la vie, de le payer de retour. Le lion se mit à rire et le laissa aller. Or il arriva que peu de temps après il dut son salut à la reconnaissance du rat. Des chasseurs en effet le prirent et l'attachèrent à un arbre avec une corde. Alors le rat l'entendant gémir accourut, rongea la corde et le délivra. « Naguère, dit-il, tu t'es moqué de moi, parce que tu n'attendais pas de retour de ma part ; sache maintenant que chez les rats aussi on trouve de la reconnaissance. »  
Cette fable montre que dans les changements de fortune les gens les plus puissants ont besoin des faibles.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C





## Les fables au fil du temps...

### La laitière et le pot au lait

Perrette, sur sa tête ayant un pot de lait  
 Bien posé sur un coussinet,  
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.  
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,  
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,  
 Cotillon simple et souliers plats.  
 Notre laitière ainsi troussée  
 Comptait déjà dans sa pensée  
 Tout le prix de son lait ; en employant l'argent ;  
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :  
 La chose allait à bien par son soin diligent.  
 « Il m'est, disait-elle, facile  
 D'élever des poulets autour de ma maison ;  
 Le renard sera bien habile  
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;  
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :  
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.  
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,  
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »  
 Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée :  
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.  
 La dame de ces biens, quittant d'un œil mari  
 Sa fortune ainsi répandue,  
 Va s'excuser à son mari,  
 En grand danger d'être battue.  
 Le récit en farce en fut fait ;  
 On l'appela le pot au lait. Quel esprit ne bat la campagne ?  
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?  
 Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,  
 Autant les sages que les fous.  
 Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :  
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;  
 Tout le bien du monde est à nous,  
 Tous les honneurs, toutes les femmes.  
 Quand je suis seul, je fais aux plus braves un défi ;  
 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;  
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;  
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :  
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,  
 Je suis Gros-Jean comme devant.



Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle



# Les fables au fil du temps...

## Le loup et l'agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.  
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.  
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité.  
- Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté  
Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant  
Dans le courant,  
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.  
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère  
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers et vos chiens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge. »  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le loup l'emporte et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

## Le loup et l'agneau

Un loup, voyant un agneau qui buvait à une rivière, voulut alléguer un prétexte spécieux pour le dévorer. C'est pourquoi, bien qu'il fût lui-même en amont, il l'accusa de troubler l'eau et de l'empêcher de boire. L'agneau répondit qu'il ne buvait que du bout des lèvres, et que d'ailleurs, étant à l'aval, il ne pouvait troubler l'eau à l'amont. Le loup, ayant manqué son effet, reprit : « Mais l'an passé tu as insulté mon père. — Je n'étais pas même né à cette époque, » répondit l'agneau. Alors le loup reprit : « Quelle que soit ta facilité à te justifier, je ne t'en mangerai pas moins. »

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C





# Les fables au fil du temps...

## Le renard et le bouc

Capitaine Renard allait de compagnie  
 Avec son ami bouc des plus haut encornés ;  
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;  
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.  
 La soif les obligea de descendre en un puits.  
 Là, chacun d'eux se désaltère.  
 Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
 Le renard dit au bouc :  
 « Que ferons-nous compère ?  
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.  
 Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi ;  
 Mets les contre le mur. Le long de ton échine  
 Je grimperai premièrement ;  
 Puis sur tes cornes m'élevant,  
 A l'aide de cette machine,  
 De ce lieu-ci je sortirai,  
 Après quoi je t'en tirerai.  
 - Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue  
 Les gens bien sensés comme toi.  
 Je n'aurais jamais, quant à moi,  
 Trouvé ce secret, je l'avoue. »  
 Le renard sort du puits, laisse son compagnon,  
 Et vous lui fait un beau sermon  
 Pour l'exhorter à patience.  
 « Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence,  
 Autant de jugement que de barbe au menton,  
 Tu n'aurais pas, à la légère,  
 Descendu dans ce puits.  
 Or, adieu, j'en suis hors ;  
 Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts ;  
 Car, pour moi, j'ai certaine affaire  
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »  
 En toute chose il faut considérer la fin.

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

## Le renard et le bouc

Un renard étant tombé dans un puits se vit  
 forcé d'y rester. Or un bouc pressé par la  
 soif étant venu au même puits, aperçut le  
 renard et lui demanda si l'eau était bonne.  
 Le renard, faisant contre mauvaise fortune  
 bon cœur, fit un grand éloge de l'eau,  
 affirmant qu'elle était excellente, et il  
 l'engagea à descendre. Le bouc descendit  
 à l'étourdie, n'écoutant que son désir.  
 Quand il eut éteint sa soif, il se consulta  
 avec le renard sur le moyen de remonter. Le  
 renard prit la parole et dit : « J'ai un moyen,  
 pour peu que tu désires notre salut commun.  
 Veuille bien appuyer tes pieds de devant  
 contre le mur et dresser tes cornes en l'air ;  
 je remonterai par là, après quoi je te  
 reguindrai, toi aussi ». Le bouc se prêta  
 avec complaisance à sa proposition, et le  
 renard, grimpant lestement le long des  
 jambes, des épaules et des cornes de son  
 compagnon, se trouva à l'orifice du puits, et  
 aussitôt s'éloigna. Comme le bouc lui  
 reprochait de violer leurs conventions, le  
 renard se retourna et dit : « Hé ! camarade,  
 si tu avais autant d'idées que de poils au  
 menton, tu ne serais pas descendu avant  
 d'avoir examiné le moyen de remonter. »

C'est ainsi que les hommes sensés ne  
 doivent entreprendre aucune action, avant  
 d'en avoir examiné la fin.

Ésope, VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C





# Les fables au fil du temps...



## Le pêcheur et le picarel

Un pêcheur, ayant laissé couler son filet dans la mer, en retira un picarel. Comme il était petit, le picarel supplia le pêcheur de ne point le prendre pour le moment, mais de le relâcher en considération de sa petitesse. « Mais quand j'aurai grandi, continua-t-il, et que je serai un gros poisson, tu pourras me reprendre ; aussi bien je te ferai plus de profit. — Hé mais ! répartit le pêcheur, je serais un sot de lâcher le butin que j'ai dans la main, pour compter sur le butin à venir, si grand qu'il soit. »

Cette fable montre que ce serait folie de lâcher, sans espoir d'un profit plus grand, le profit qu'on a dans la main, sous prétexte qu'il est petit.

Ésope, *VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C*

## Le petit poisson et le pêcheur

Petit poisson deviendra grand,  
Pourvu que Dieu lui prête vie.  
Mais le lâcher en attendant,  
Je tiens pour moi que c'est folie ;  
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau qui n'était encore que fretin  
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.  
« Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;  
Voilà commencement de chère et de festin :  
Mettons-le en notre gibecière. »

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :  
« Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir  
Au plus qu'une demi-bouchée ;  
Laissez-moi carpe devenir :  
Je serai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'achètera bien cher,  
Au lieu qu'il vous en faut chercher  
Peut-être encor cent de ma taille  
Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moi ; rien qui vaille.  
- Rien qui vaille ? Eh bien soit, répartit le pêcheur ;  
Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,  
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,  
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :  
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

Jean de La Fontaine - 17<sup>e</sup> siècle

